

Zeitschrift: Schweizer Volkskunde : Korrespondenzblatt der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde = Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Band: 90 (2000)

Heft: [1]

Artikel: Mes stages en pharmacie (1946-1949)

Autor: Perrenoud, Annette

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1003996>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mes stages en pharmacie (1946–1949)

Souvenirs et anecdotes

Les pharmacies d'aujourd'hui, chacun les connaît: grandes, avenantes, bien éclairées, enjolivées par les rayons où s'alignent des centaines de conditionnements et flacons de toutes grandeurs et de toutes couleurs; à l'entrée, produits d'hygiène et de beauté. Derrière le comptoir, les armoires modernes avec une partie des plus de 30'000 spécialités disponibles en Suisse, bien rangées par catégories et chacune selon un ordre alphabétique strict et indispensable. Plus loin encore, visible ou invisible, le laboratoire où s'effectuent nettement moins de préparations qu'il y a cinquante ans, quand potions, sirops, crèmes, pommades, collyres, liniments, pilules, suppositoires et solutions diverses étaient prescrits sur ordonnances médicales, souvent personnalisées suivant l'état et l'âge des patients. Pour rester plus près de la clientèle, nous pouvions exécuter les préparations les plus faciles dans un endroit attenant au comptoir, ayant à portée des dizaines de produits de base rangés dans des flacons décoratifs occupant une à deux parois.

A l'époque, les études de pharmacie duraient six ans, y compris deux ans et demi de stages pratiques. Nous commençons par trois semestres d'université pour approfondir nos connaissances en chimie, botanique et physique. Le premier examen propédeutique réussi, hop! nous voilà lancés dans la pratique. J'avais obtenu de commencer par une année à la pharmacie de l'Hôpital cantonal de Lausanne et c'est là que je débarquai au printemps de 1946, affublée d'une blouse blanche pareille à celles de tout le corps médical, mais bien trop grande pour ma petite personne.

Le pharmacien-chef, le docteur Freudweiler, nous initiait régulièrement à la découverte de la bible du pharmacien suisse, la Pharmacopée V, presque le double en épaisseur de la Pharmacopée IV qu'elle avait remplacée en 1934, 1255 pages, code faisant loi dans toute l'étendue de la Confédération pour la définition, la fabrication, la conservation et la dispensation des médicaments et comprenant alors 1050 articles, répertoriés par ordre alphabétique, chaque chapitre consacré à la matière première issue du règne minéral, végétal ou animal, sans oublier les produits chimiques de base et les médicaments composés avec leur formule de préparation.

Deux, puis trois agréables pharmaciennes veillaient à notre formation pratique. Un préparateur et un magasinier complétaient notre équipe animée du meilleur esprit.

Inhaltsverzeichnis

<i>Mes stages en pharmacie</i>	1
<i>Curiosità dialettali</i>	8
<i>Erinnerungen an Klara Stern</i>	10
<i>Mitteilungen</i>	
<i>Volksliedarchiv</i>	11
<i>Abteilung Film</i>	12
<i>allgemein</i>	13
<i>Ausstellungen</i>	17
<i>Rezensionen</i>	20

Dès 8 h du matin, chaque service hospitalier¹ nous faisait parvenir un grand panier d'osier empli de récipients dont il fallait renouveler le contenu suivant la formulation de leurs étiquettes: la guerre de 39–45 était terminée depuis une année, mais les restrictions et les économies restaient draconiennes dans certains secteurs. Les précieux flacons de verre se réutilisaient après un lavage minutieux et les boîtes rondes en carton repartaient pleines de comprimés ou dragées débitées d'un conditionnement-hôpital plus économique.

Nos vastes locaux, situés aux rez-de-chaussée de l'aile est de l'ancien hôpital aujourd'hui désaffecté, ne nous garantissaient pas une température élevée, aussi les paniers de dermatologie étaient recherchés à tour de rôle par les trois stagiaires, car la vigoureuse fabrication de pommades de 200 g à 1 kg contribuait agréablement à nous réchauffer. Les réserves de 5 kg et plus, nous les laissions au garçon de laboratoire, qui s'activait devant un immense mortier de porcelaine, dirigeant un pistil dont le manche encombrant tournait dans un cercle fixé au plafond. Nos pharmaciennes vérifiaient nos pesées faites sur les balances de l'époque, des plus grandes aux plus petites; leur fléau était suspendu par une boucle à notre index gauche.

Et nous voilà aux prises avec des ingrédients de toutes couleurs, apprenant l'exactitude indispensable à la profession que nous avons choisie et les tours de main nécessaires à la réussite de potions, sirops, solutions diverses, suspensions délicates, qui ne devaient pas retomber comme des mayonnaises ratées, de pilules qui devaient rester rondes et ne pas s'aplatir sitôt qu'on leur tournait le dos, ovules et suppositoires censés se solidifier en un temps donné en restant homogènes, toute une cuisine qui, de nos jours, se fait le plus souvent dans les laboratoires pharmaceutiques de Suisse ou de l'étranger par des procédés automatiques.

«Pourquoi avez-vous choisi d'étudier le grec ancien et non l'anglais?», m'avait demandé en son temps notre professeur. – «Parce que je désire entreprendre plus tard des études de pharmacie.» – «Mais ce n'est pas nécessaire; souvenez-vous seulement qu'en grec *pharmakon* désigne aussi bien le remède que le poison!» Je restai sans voix, mais ne renonçai pas à persévérer dans cinq années d'étude de grec qui me laissèrent pour la vie un impérissable et merveilleux souvenir.

Mais revenons à la base de la profession où il faut veiller à ce que le remède ne devienne pas poison. Substances simples ou composées étaient classées (et le sont toujours) avec trois sortes d'étiquettes:

1. Lettres noires sur fond blanc pour les moins nocives.
2. Lettres rouges sur fond blanc pour les plus fortes (= *separanda*, donc sur des rayons séparés).
3. Lettres blanches sur fond noir pour les substances violentes (*venena* et stupéfiants) tenues dans des armoires fermées à clé.

¹ Chirurgie, médecine, dermatologie, maternité, clinique infantile, ORL, répartis dans différents bâtiments jusqu'à ce qu'ils soient transférés dans le nouveau Centre hospitalier universitaire vaudois en 1983 (CHUV).

Les stupéfiants étaient déjà soumis à un contrôle strict d'entrées et de sorties, devoir réservé au pharmacien-chef, ce qui dans une pharmacie d'hôpital n'est pas une sinécure, car c'est journallement que certains services réclament les doses de calmants nécessaires. C'est aussi journallement et à tour de rôle que nous fabriquions des solutions de morphine à stériliser à la vapeur fluente et que nous retirions ensuite en nous brûlant le bout des doigts.

La pharmacopée nous indique, si nécessaire, au bas de chaque article la dose à ne pas dépasser par prise et par jour; et cela peut aller du gramme au 10^e de milligramme suivant les substances.

Si nos matinées étaient consacrées au ravitaillement des différents services hospitaliers, les après-midi, c'était au tour des laboratoires de ces différents services de venir chercher des réactifs pour leurs analyses. Parfois l'Institut pathologique nous commandait une colle au blanc d'oeuf dont une de nos pharmaciennes avait le secret. En ces temps de restrictions, il fallait un bon spécial pour obtenir deux oeufs à l'économat des cuisines, situées de l'autre côté de la cour de l'hôpital. Et la colle au blanc d'oeuf réussie, qu'allait-on faire des jaunes ? Bien débattus, adoucis d'un peu de sucre et parfumés au cognac (*spiritus e vino*, article 870 de la Pharmacopée V qui avait tout prévu) ils nous valaient une petite douceur qui ne ruina jamais l'Etat de Vaud.

Autre péché de gourmandise dont trois stagiaires se rendirent coupables, lorsqu'elles ne purent s'empêcher de subtiliser quelques longs bâtons de sucre qui n'arrivaient pas à fondre assez vite dans une préparation de réserve de 15 kg de sirop de Tolu. Le sucre en 1946 était encore fortement rationné.

Si l'on veillait à notre formation théorique et pratique, nous étions très vite rentables avec des semaines de 44 heures nous libérant le samedi à midi. Mais l'hôpital ne nous gratifiait d'aucun salaire, juste le cadeau de notre célèbre pharmacopée, à l'époque frs 42.– ou l'équivalent en livres utiles pour nos études.

L'après-midi, nous trouvions aussi le temps de renouveler les réserves de la pharmacie : sirops, ampoules d'injectables, solutions diverses, désinfectants pour les salles d'opération, travaux pratiques qui nous seraient demandés à notre examen d'assistant-pharmacien, ainsi que de fastidieuses analyses de différents produits de base de la Pharmacopée, chaque article insistant longuement et avec raison sur le degré de pureté exigé, leur aspect et leur taux en principes actifs ; excellents exercices devenus inutiles, vu la haute qualité des produits des industries suisses.

Deux fois par semaine arrivait une grande caisse en bois à remplir de préparations pour l'Asile de Cery, devenu plus tard, agrandi et modernisé, l'Hôpital psychiatrique de Cery avec sa propre pharmacie ; et qui commandait alors, modestement, des litres de teinture de valériane, des potions au bromures, des fortifiants du système nerveux à base d'arsenic et de strychnine; de grands sacs de camomille et de tilleul accompagnaient la vétuste caisse. La gamme des tranquillisants et neuroleptiques n'avait pas encore fait son apparition.

Arrivait aussi une fois par semaine une autre caisse plus petite du Pénitencier de Bochuz, devenu aujourd'hui les Etablissements pénitentiaires de la Plaine de l'Orbe. Je me souviens de leur avoir préparé un grand pot de plus d'un kilo de pâte dentrifrice selon la formule de notre pharmacopée et d'avoir peiné à triturer du mercure pur dans de l'axonge (graisse de porc purifiée) pour en faire une pommade contre la syphilis, qui était, avec la blennorragie, une maladie vénérienne difficile à soigner avant la révolution que les antibiotiques allaient opérer dans le traitement de tant d'infections. Déjà en 1938, la découverte des sulfamidés, dont le Cibazol, remportait de grands succès. Les premières pénicillines qui nous arrivèrent étaient des surplus de l'armée américaine basée en Savoie. Soigneusement conservés dans une immense armoire frigorifique, les petits flacons à bouchon de caoutchouc, une fois leur contenu réhydraté, devaient servir à plusieurs injections, mais supportaient encore moins la température ambiante. En allant quérir un peu de lait pour nos tasses de thé, on les retrouvait dans le réfrigérateur de division entre beurre et fromage! Le principal était d'assurer la chaîne du froid.

De façon inattendue, j'allais réaliser que je vivais une époque charnière qui, en peu de temps, délaissa certains médicaments traditionnels pour faire place à d'autres tellement plus performants, permettant des guérisons spectaculaires et raccourcissant ainsi les séjours en milieu hospitalier.

Une autre étude qui nous prenait des dizaines d'heures était la connaissance des drogues, nom général employé pour désigner la collection des racines, herbes, fleurs et graines admises par la Pharmacopée V, de souches européennes ou exotiques. Des échantillons de menus morceaux étaient conservés dans des boîtes carrées recouvertes de cellophane et nous devions apprendre à les reconnaître à leur aspect ou à leur odeur. Menthe, camomille, anis, raisin d'ours, réglisse ou boldo ne posaient pas de problème. En cas de doute, on se risquait à en goûter un petit morceau, restant conscient qu'un étudiant d'une volée précédente avait tant goûté de feuille de belladone, sans arriver à discerner à quelle plante il avait affaire, que ses pupilles se dilatèrent au point qu'il fut obligé d'interrompre momentanément son examen, tant sa vue fut troublée par l'atropine, alcaloïde principal de la belladone.

Moi-même, j'avais poussé le zèle jusqu'à goûter un petit morceau de racine sans que la lumière ne se fît, puis un autre, puis un petit troisième. Mais en retournant la boîte, l'angoisse m'envahit : j'avais affaire à la vénérable racine d'aconit. Le pharmacien-chef me calma en me faisant prendre du charbon comme antidote et j'en fus quitte pour la peur.

J'ai parlé de médicaments tirés du règne animal. Il y avait une cochenille employée autrefois comme colorant. La cantharide, grâce à son principe actif, la cantharidine, contribuait au succès de pommades ou emplâtres vésicants. Par contre, une bestiole bien vivante, c'était la sangsue, indispensable pour certaines saignées locales ou autres troubles du système veineux. La découverte de son principe actif a presque supprimé son emploi et son nom latin *hirudo* se retrouve sur les tubes d'Hirudoïd. Notre pharmacienne bulgare avait-elle un odorat plus subtil parce qu'elle venait d'un pays réputé pour ses roses parfumées et leurs essences ? Toujours est-il qu'elle entra plu-

sieurs jours de suite dans le grand laboratoire en s'étonnant d'y respirer une odeur bizarre. Personne n'y ajouta grande attention, jusqu'à ce qu'on découvre enfin que, dans un grand bocal, nos précieuses sangsues, si difficiles à obtenir à cette époque,² avaient misérablement crevé. Personne ne se vanta de ce désastre. Mais on décida silencieusement d'avoir désormais plus de considération pour l'odorat de Madame Buffat et surtout pour les prochaines sangsues qui tardèrent à venir.

La pharmacie de l'hôpital cantonal, située à l'extrémité est du service de dermatologie-hommes, s'était agrandie au cours des années de façon un peu anarchique. Détail mémorable : les deux locaux de réserves, où nous devions chaque jour nous approvisionner, se trouvaient de part et d'autre d'une cellule pénitentiaire destinée aux détenus obligés de quitter leur prison pour venir se faire soigner à l'hôpital. Elle était souvent occupée. Si l'infirmier de service leur apportait soins ou nourriture en laissant la porte ouverte, nous ne trouvions pas cela très rassurant. Mais la seule évasion dont j'ai entendu parler se fit une nuit par le soupirail qui donnait dans la cour et dont on avait scié les barreaux.

De ce premier stage, j'allais garder un excellent souvenir, tant pour l'atmosphère agréable dans laquelle nous travaillions que pour la satisfaction d'avoir beaucoup appris tout en étant utile et efficace à ma mesure dans cette ruche bourdonnante et organisée que représente un hôpital cantonal universitaire.

Survinrent alors six mois dans une pharmacie de ville, indispensables pour apprendre à connaître des spécialités plus courantes et faire des préparations en plus petites quantités, le plus souvent exécutées sur ordonnances. Ah ! Les écritures de médecins ! Un seul les faisait taper à la machine. Parfois il fallait se mettre à deux ou trois pour décrypter leurs intentions. En cas de doute, se résoudre à leur téléphoner. L'un d'eux écrivait si petit que son texte aurait pu se contenter de la surface d'un timbre-poste. Il ne fallait pas faire d'erreur dans la dispensation, ni sur l'inscription des étiquettes ; écrire, par exemple, comme ma collègue : «Une pastille trois fois par jour dans chaque narine» ce qui lui valut le retour immédiat de sa cliente très fâchée. Notre pharmacien, qui ne s'attendait pas à pareille bévue, le fut tout autant.

Nous étions une volée d'une quinzaine d'étudiants venant des cantons de Vaud, du Valais, de Fribourg et du Tessin. L'Université de Neuchâtel assurait le premier cycle des études et celle de Genève l'entier de la formation des études de pharmacie. En automne 1947, nous nous retrouvâmes pour les examens d'assistant-pharmacien. Pendant nos deux ans et demi de stage, rares étaient les occasions de retrouvailles, parfois des piques-niques au Parc Mon Repos, le bien nommé, où nous pouvions échanger nos considérations sur nos stages et nos conditions de travail.

Le dernier stage, celui d'assistant-pharmacien, nous sépara à nouveau pour une année. Mais cette fois nous étions rétribués, 500 à 600 frs par mois ; à l'époque, de quoi assurer notre indépendance.

² Les meilleures venaient de Hongrie, du Lac Balaton.



Sanatorium Davos, ca. 1900
(Schweiz. Landmuseum, Zürich, NEG-126957)

Ce troisième stage, je le fis à Davos, dans les Grisons, où une pharmacienne d'origine veveysanne, Madame Simone Geiger, tenait une des quatre pharmacies qui se partageaient non seulement la clientèle autochtone, mais ravitaillaient surtout un nombre impressionnant de sanatoriums.

Si maintenant on entend chaque jour parler des ravages du sida, après la guerre 39-45 et son cortège de misères, la tuberculose avait redoublé d'intensité. C'est par milliers que les tuberculeux remplissaient les sanatoriums de Suisse. Dans les Grisons s'étaient développées deux stations réputées : Arosa à 1800 m et Davos dans une haute et large vallée ensoleillée à 1500 m. La ville de Zurich avait fait construire presque un hameau pour ses malades à Clavadel ; Bâle, une immense clinique (la Basler Heilstätte), près du lac. Deux établissements, le Nederland et le Juliana, ne recevaient que des Hollandais, d'autres des juifs du monde entier. Le sanatorium «Pro Juventute» était réservé aux enfants ; un autre à tendance oecuménique à des pasteurs et prêtres étrangers, dont un orthodoxe barbu à haute coiffure noire qui venait faire contrôler la reprise de son poids sur l'antique balance de notre pharmacie. Sur la hauteur, le Sanatorium Wolfgang, le plus prestigieux, célèbre par le roman de Thomas Mann, *Der Zauberberg* («La montagne magique»), était réservé à la haute société allemande. Et il y avait beaucoup d'autres établissements, sanatoriums pour malades, pensions pour convalescents dont j'ai oublié les noms.

Jusque-là, pour bon nombre de tuberculeux, la mort était inéluctable à plus ou moins longue échéance et le grand cimetière de Davos, avec ses tertres de gazon et ses croix de bois toutes identiques, réunissait à l'ombre de ses mélèzes jeunes et vieux, riches et pauvres dans une impressionnante égalité.

Mais la découverte d'un nouvel antibiotique, la streptomycine, allait révolutionner la lutte contre ce fléau social qu'était la tuberculose. Pendant l'hiver 1948–49 furent entreprises les premières cures. Leurs succès s'accompagnaient parfois de graves effets secondaires, vertiges ou surdité, qui cessèrent quand les fabriques pharmaceutiques surent mettre au point des produits purifiés plus performants.

L'hiver, l'atmosphère mélancolique de Davos devenait moins oppressante grâce à une nombreuse clientèle touristique. La piste de ski de Strela et surtout celle de la Parsenn étaient déjà renommées. Mes exploits de skieuse restèrent très modestes, car si chaque pharmacie était de garde une fois par mois en été, en hiver, c'était une semaine sur deux, le soir jusqu'à 22 heures et les dimanches matins jusqu'à 13 h 30 pour l'assistante qui logeait dans une petite chambre à l'arrière de la pharmacie. Je redoutais les ordonnances anglaises rédigées dans le système compliqué des mesures de poids et de capacité chères aux Anglo-Saxons et qu'il fallait d'abord retranscrire dans notre système décimal si pratique.

C'est la seule pharmacie où nous avons dû soigner un doigt mordu jusqu'au sang par un écureuil. Il faut dire que la Hohe Promenade, qui longeait les hauts de Davos, était fréquentée par nombre de convalescents, astreints à de longs séjours, qui avaient eu le loisir d'appivoiser écureuils et mésanges, qui venaient manger dans nos mains.

J'ai quitté Davos au printemps 1949. Cette grande station, aux constructions si disparates, allait peu à peu être rendue entièrement au tourisme. La plupart des sanatoriums se transformèrent en hôtels. La tuberculose allait être pratiquement vaincue, pour autant que les malades veuillent bien suivre leur traitement ambulatoire avec constance et assiduité. A Davos, deux pharmacies sur quatre arrêtèrent leur activité et, lors d'un voyage dans les Grisons en 1984, j'eus la surprise de découvrir que celle où j'avais travaillé pendant toute une année était devenue un florissant magasin de sport.

Annette Perrenoud, Floréal 12, 1350 Orbe

Zum Thema der Sanatorien in Davos und der Behandlung von Tuberculose verweisen wir auf das neu eingerichtete «Medizinmuseum» in Davos (Sonnenhof, Platzstrasse 1, Tel. 081 413 52 10), in dem eine Ausstellung «Chirurgie der Tuberculose» eingerichtet wurde. Gezeigt werden chirurgische Instrumente für die Operationen an der Lunge und am Skelettsystem mit Erklärungen zu den häufigsten Eingriffen und Einrichtungen aus den Operationssälen der 50er Jahre.